

## **Dimanche 28 avril 2019 – 2<sup>ème</sup> Dimanche de Pâques ou de la Divine Miséricorde - C**

1<sup>ère</sup> lecture : « Des foules d’hommes et de femmes, en devenant croyants, s’attachèrent au Seigneur » (Ac 5, 12-16)

**Psaume : Rendez grâce au Seigneur : Il est bon ! Éternel est son amour !**

2<sup>ème</sup> lecture : « « J’étais mort, et me voilà vivant pour les siècles des siècles » (Ap 1, 9-11a.12-13.17-19)

### **Evangile de Jésus-Christ selon saint Jean 20,19-31**

« Huit jours plus tard, Jésus vient »

#### **Homélie du Père Etienne Grieu, jésuite, Eglise Saint-Ignace, Paris 6<sup>ème</sup>**

Ce récit, avec notamment la figure de Thomas, dont la difficulté à croire est devenue proverbiale, nous révèle sans doute quelque chose sur nous-mêmes : il n’est pas si facile que cela de croire en la résurrection du Christ. On peut trouver cela étonnant, car retrouver un ami qu’on pensait avoir perdu définitivement devrait être source d’une grande joie (ce l’est d’ailleurs pour les disciples ; mais cette joie peut être associée à la difficulté de croire). Qu’est-ce qui rend donc la foi en la résurrection du Christ difficile ? C’est sans doute qu’elle vient prendre à revers des tendances profondément installées en nous.

Tout d’abord, le retour de Jésus vient bouleverser la géographie, la répartition de l’espace entre Dieu et nous. Jusqu’à présent, pour communiquer avec Dieu, on offrait des sacrifices : l’animal qui était offert, en passant de la vie à la mort, passait du côté de Dieu. Et l’on espérait en retour des tas de bienfaits de la part de Dieu : de bonnes récoltes, de bonnes affaires, la paix à nos frontières, etc.

De la sorte, Dieu était honoré, et la vie sur terre devenait gérable, voire même, réussie, heureuse. Et chacun restait à sa place : Dieu au ciel et nous sur la terre.

Mais si Jésus revient vers nous après sa mort, ce schéma ne fonctionne plus : car on découvre alors qu'entre Dieu et nous, ça circule aussi dans l'autre sens, de Dieu vers nous. C'est quand même gênant, car nous nous étions habitués à un Dieu bien haut, dans le ciel, loin de nos affaires. S'il revient, cela veut dire que notre monde, en fait, lui est accessible. Alors quoi, « on n'est plus chez nous ? » C'est vrai, nous ne sommes plus chez nous, car Dieu est venu, et il revient. Dès lors, nous ne pouvons plus faire nos petites affaires entre nous comme s'il n'avait rien à voir là-dedans : dans tout ce que nous faisons, Dieu s'invite ; il frappe à la porte : « Mon ami, ouvre-moi ! »

Et la deuxième chose qui vient perturber notre tranquillité, c'est que Jésus revient avec ses plaies ouvertes. Il n'est pas très agréable, de voir quelqu'un qui se promène avec des plaies béantes, non ? Ces plaies sont gênantes – même pour les disciples qui ne sont pour rien dans ce que Jésus a subi – parce qu'elles rappellent la violence de l'humanité : elles nous la mettent sous les yeux.

Mais Jésus ne présente pas du tout ces plaies comme une accusation (comme s'il disait : « vous voyez ce qu'on m'a fait ? J'attends une réparation ! »). Non, pas du tout : les premiers mots qu'il prononce c'est « la paix soit avec vous ». Autrement dit, oui, c'est vrai, il y a eu cette violence, mais on ne s'arrête pas là : ce qui a été ouvert par violence, en Christ, en son corps, Dieu en fait une voie, un chemin entre lui et nous. Comme si Jésus disait : le pire dont l'humanité est capable, je l'accueille, et à travers cela, je reçois l'humanité tout entière. Désormais je porte celle-ci inscrite en mon corps, gravée dans ma personne-même. C'est déroutant pour nous, parce que cela ne correspond pas du tout à nos manières habituelles de régler nos affaires.

A quoi sommes-nous appelés, à partir de là ? D'abord, à reconnaître que violence il y a eu (et même si, comme les disciples, nous n'avons pas été des acteurs de sa passion, ce qu'a subi le Christ résonne malgré tout avec notre propre violence). Et ensuite, c'est une invitation à accepter d'être pardonné, aimé, jusque-là, jusqu'à l'être violent qui est en nous. Cela suppose d'accepter cet amour, qui est un amour fou. Et il n'est pas facile non plus d'accepter d'être aimé ainsi, jusqu'à la moelle. Pas facile, car d'une part on peut avoir du mal à se reconnaître dans ce regard plein d'amour posé sur nous (on peut se dire : « est-ce bien moi qui suis aimé ainsi, n'y a-t-il pas erreur sur la personne ? »), et d'autre part, on peut se sentir visité au plus profond de nous-mêmes, jusqu'en ces lieux de ténèbres qui

sont en nous et qui nous échappent. Alors, la tentation est grande de dire à Dieu : « Très bien, je vois que tu es plein d'amour, mais je t'en prie, reste à distance avec tes plaies béantes, son côté grand ouvert, tes pieds troués, tes mains transpercées ; reste à distance s'il te plait, je ne supporte pas cela. Laisse-moi tranquille ».

Voilà pourquoi nous pouvons remercier Thomas, notre frère jumeau, d'avoir eu la franchise de dire sa difficulté à croire.

Mais aussi, avec lui, nous pouvons nous risquer à nous laisser aller à la joie immense de croire, de nous laisser approcher par celui qui nous rejoint à partir de notre inhumanité, et qui, à partir de ce point le plus bas en nous, nous prend par la main, nous fait monter les escaliers pour nous faire entrer dans la vie de Dieu.

Thomas s'est exclamé : « mon Seigneur et mon Dieu ! ». En un éclair, il a compris que celui qui revient ainsi vers nous, c'est Dieu lui-même.

Réjouissons-nous, car c'est vraiment à cela que nous sommes destinés : être rejoint par Dieu, être accueilli par Dieu lui-même, lui qui sait comment nous relever. Et cela nous conduit aussi, comme on l'a entendu dans l'Évangile, à pardonner à notre tour. Autrement dit, à partager ce dont nous avons nous-mêmes bénéficié.

*Etienne Grieu, sj, Eglise Saint-Ignace, Paris 6<sup>ème</sup>*